

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 31 (1886)
Heft: 6

Artikel: Souvenirs du général de Gady, de Fribourg
Autor: Gady, de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Souvenirs du général de Gady, de Fribourg¹.

Quaeque ipse miserrima vidi.

Le présent cahier contiendra mes notes sur la France, le second sur la Suisse, le troisième sur la Pologne, le quatrième sur l'Allemagne.

Je n'y citerai que ce que j'ai vu en parcourant ces divers pays, soit en temps de paix, soit en faisant la guerre, soit pendant les diverses révolutions dont j'ai eu le malheur d'être témoin et victime. Lorsque mes notes sur chacun de ces pays seront ébauchées, je tâcherai seulement alors, si Dieu me laisse la vie, de les rédiger avec plus de soin ; mais il y régnera toujours un grand défaut de mémoires sur les dates, dont la recherche me serait trop pénible.

* * *

Je suis entré au service de S. M. Louis XVI comme sous-lieutenant au régiment suisse de Castella, en juillet 1782. La passion des armes s'empara bientôt de moi et, en même temps, un amour ineffaçable pour le roi que j'avais l'honneur de servir se grava profondément dans mon cœur.

* * *

Camp de Metz.

En 1788, le régiment de Castella fut appelé au camp de Metz.

.

* * *

Commencement de la Révolution française.

En 1789, une grande révolution commença à Paris ; elle se propagea dans toute la France, plus ou moins ; les esprits étaient fort agités ; le régiment suisse de Castella, alors en garnison à Sarrelouis, reçut l'ordre, dans le courant de l'été, de marcher sur Paris.

¹ Un obligeant collectionneur de documents historiques, M. C. B., nous communique le présent fragment des *Souvenirs* du général fribourgeois de Gady, qui joua un rôle très actif sous la Révolution et devint précepteur du comte de Chambord. *Réd.*

Affaire de Nancy.

Le régiment de Castella fit plusieurs garnisons à Verdun, Montmédy et Metz en 1789 et 1790, après la prestation du fameux serment.

.

Mémorable conseil de guerre

tenu en septembre 1790 sur la place de Grève, à Nancy, par les régiments suisse de Castella et de Vigier contre les soldats rebelles du régiment suisse de Châteaueux.

En descendant de cheval à la porte Stainville, à laquelle aboutit la place de Grève, j'appris qu'on avait fermé les portes.

.

Fuite du roi ; son arrestation à Varennes.

.

Licenciement du régiment suisse de Castella opéré le 26 septembre 1792 à Troyes en Champagne.

.

Je partis de Fribourg le 11 octobre 1798 et suis arrivé le 11 novembre même année à Polnanic, où j'ai trouvé le général comte Rackzinski et le soir je suis arrivé avec lui à sa terre de Rogallin.

.

Je laisse un cahier ficelé de 196 pages, in-quarto, qui a pour étiquette : *Journal de mon voyage et séjour en Pologne*, années 1798 et 1799.

.

Comme je m'étais réservé dans un arrangement avec le comte Rackzinski que je pourrais le quitter dès qu'un coup de canon serait tiré pour la délivrance de ma patrie, courbée sous le joug de la Révolution française, je quittai Rogallin le 4 mai 1799 pour aller en toute hâte rejoindre, sur les frontières suisses, l'archiduc Charles d'Autriche. Ce célèbre général, en approchant avec sa victorieuse armée de nos frontières, adressa aux Suisses bien pensants une touchante proclamation. Il les invitait à se réunir à lui et à concourir au rétablissement de l'ancienne liberté, en chassant hors de leur patrie les armées françaises qui, sous le prétexte d'y apporter la liberté, la faisait gémir sous le poids de toutes les vexations, de toutes les spoliations.

J'y trouvai S. E. Monsieur l'avoyer de Steiguer, de Berne. Je lui apportais une lettre de sa femme que j'avais été voir à Berlin. Je le dis avec chagrin, mais je fus étrangement surpris de rencontrer autour de S. E. de Steiguer des émigrés bernois attachés au régiment de Roverea, qui venait d'être formé en partie, lesquels, jaloux que d'autres Suisses que les Bernois vinssent combattre pour leur pays, usèrent de tous les moyens d'intrigue pour retarder mon entrevue avec M. l'avoyer de Steiguer.

Ce ne fut qu'après bien des désagréments que je parvins à obtenir une audience.

Je m'attendais à trouver parmi ces émigrés suisses des hommes qui, comme moi, n'avaient d'autre ambition, d'autre but que de verser leur sang pour la délivrance de notre patrie, et, au premier abord, je ne trouvai que l'intrigue. Ceux de ces émigrés qui étaient enrégimentés dans Roverea et qui étaient déjà à l'armée ne s'occupaient qu'à se bien battre et à contribuer au rétablissement de la pauvre Suisse, mais ceux qui entouraient l'avoyer Steiguer n'étaient que des intrigants. Je pourrais, à cet égard, citer mille circonstances qui feraient voir que ces Messieurs méprisaient et cherchaient à éliminer tout Suisse qui n'était pas Bernois. Cet esprit vint, par la suite, à s'emparer du régiment de Roverea lui-même, d'où l'on parvint à exclure le colonel de Roverea tout le premier, ainsi que plusieurs autres officiers.

Tout cela n'empêcha pas que ce régiment se couvrit de gloire chaque fois qu'il fut aux prises avec les Français.

Pour en revenir à S. E. de Steiguer, je lui remis la lettre de Madame l'avoyère et lui dis en présence de ses alentours que j'arrivais de Posen en Pologne, sans ambition, sans aspirer à aucun grade, mais simplement à contribuer à chasser les Français de la Suisse. Qu'en conséquence, je ne demandais qu'un fusil et une giberne pour me réunir comme simple volontaire au régiment de Roverea.

Effectivement, plus tard et après la prise de Zurich, je fus simple grenadier dans la compagnie de Wagner jusqu'à la formation du régiment suisse de Bachmann.

Depuis Schaffhausen, j'assistai comme spectateur aux affaires de Winterthour et à la prise de Zurich, car je n'avais point encore pu rejoindre le régiment de Roverea, que je ne trouvai qu'à Zurich, où il arriva après l'occupation de cette ville par l'armée autrichienne. A Zurich, à ce moment-là, commença à se former le régiment suisse de Bachmann, dont je fus nommé capitaine aide-major.

Je fus envoyé à Wihl () dans le canton de St-Gall, pour organiser le premier bataillon de ce régiment. Je n'avais avec moi ni officier ni trésorier. Je fus obligé de faire toute la besogne seul et cependant, avec mon activité et mon zèle, je parvins à mettre en campagne un bataillon de 1000 hommes dès le mois de septembre. On m'avait, dans l'intervalle, envoyé des officiers. J'avais formé des compagnies et ce bataillon de guerre, bien armé, bien discipliné, entra en campagne dès le commencement de septembre suivant.

Sans prétendre rapporter ici en détail les affaires, escarmouches, combats, canonnades, qui eurent lieu depuis la prise de Zurich, ni parler de l'arrivée à Zurich d'une armée russe commandée par le général Korsakof, j'en viendrai à la terrible bataille de Zurich, qui eut lieu le 25-26 septembre 1799.

Notre armée russe et autrichienne devait attaquer sur toute la ligne¹; Masséna eut vent de ce projet; il nous prévint et, dès le 25, il nous attaqua; la bataille se renouvela le 26. Les Russes, quoique mal dirigés, se battaient comme des lions et enfin ils se trouvèrent, le 25 au soir, à peu près cernés et enfermés dans Zurich pêle-mêle : infanterie, cavalerie, artillerie, munitions, bagages, ambulances; c'est ainsi qu'on passa la nuit du 25 au 26 septembre 1799.

Le général Hotze, qui commandait les Autrichiens formant la gauche de notre armée, fut tué par une embuscade, le 25, à Schœnis. Ce fatal événement mit cette partie de l'armée autrichienne dans une déroute complète. Elle se retira en désordre jusqu'au Rhin, près de Rheineck, sous les ordres du général Pétrarsy, qui en avait pris le commandement.

Revenons maintenant à Zurich, où le 26 septembre 1799, à 8 heures du matin, les Français, maîtres de toutes les hauteurs qui cernent Zurich et des deux rives de la Limmatt, commencèrent leur attaque. Le désordre fut si grand dans la ville de Zurich, le pêle-mêle de l'armée russe qui était enfermée par les Français, formait une telle confusion, le général Korsakof était si indécis sur le parti à prendre dans la difficile position où se trouvait son armée qu'on ne pouvait prévoir autre chose qu'un massacre et la perte de Zurich. Enfin le général russe, pendant les escarmouches sanglantes qui avaient lieu de tous côtés tout près de Zurich, forma des colonnes en masses qui, au pas de

¹ Voir, pour les détails, une liasse qui a pour titre : *Campagnes de 1799-1800-1801*, sous le n° 1 qu'on trouvera dans mes papiers.

charge, devaient ouvrir un passage pour sortir par la porte de Winterthour ; mais ces colonnes étaient pulvérisées, écrasées et renversées par une terrible mitraille française. Elles retournèrent à la charge avec une bravoure remarquable.

Enfin, après plusieurs heures d'un combat aussi sanglant qu'acharné, elles parvinrent à percer l'armée française et à évacuer Zurich, après avoir perdu un bon tiers de leurs troupes, et je crois dire bien peu. Korsakof, avec le reste de son armée exténuée, laissant à Zurich tous les bagages, munitions, train d'artillerie, ambulances, toutes les caisses militaires et les plus belles ambulances imaginables, parvint, soit par Winterthour, soit par Eglisau, à repasser le Rhin, toujours harcelé, toujours poursuivi et pendant un monde infini.

Le malheureux bataillon de Bachmann, qui avait été détaché sur les bords du lac pour le défendre contre des débarquements présumables et pour garantir notre gauche dans l'extrémité, après la mort du général Hotze, tué le 25 à Schœnis, était en pleine retraite, pour ne pas dire en déroute.

Nous fûmes complètement oubliés de notre général en chef Korsakof et depuis plus d'une heure les Français étaient en possession de Zurich que nous étions sans ordres, tout près de la ville, sur les bords du lac. Heureusement pour nous, le général autrichien Hiller écrivit un petit billet au général de Bachmann pour lui dire de se retirer en toute hâte, que les Français, depuis plus d'une heure, étaient maîtres de Zurich.

Nous fûmes obligés, pour éviter la colonne française qui, sur notre gauche, avait pénétré dès le 25 par Schœnis vers Stæfa, de nous retirer par les montagnes vers le lac de Constance, ainsi qu'on peut le voir dans la liasse indiquée page 65.

Nous marchâmes donc et souvent à vol d'oiseau vers le Tourbenthal ; notre retraite se faisait en bon ordre ; nos gens étaient extrêmement fatigués par une marche qui devait nous mener sans nous arrêter depuis les bords du lac de Zurich jusqu'à ceux du lac de Constance ; mais tout à coup nous fûmes assaillis par une troupe de fuyards russes à cheval qui fuyaient à toute bride et nous passa sur le corps dans un chemin creux ; nous fûmes ainsi écrasés, renversés et mis en déroute. Enfin nous rassemblâmes le peu de nos gens qui n'avaient pas été disséminés pour continuer cette route, qui dura jour et nuit pendant soixante heures.

Nous fûmes rejoints cette même nuit par une espèce de convoi d'artillerie russe désorganisé et dont les hommes et les chevaux

étaient hors de service par les blessures et la fatigue. Avec eux se trouvait le général russe de St-Gratien, de Zurich, qui nous dit avoir fait bien longtemps la guerre, mais qu'il n'avait jamais fui qu'aujourd'hui. Il était désolé de porter sur sa figure l'empreinte de cette panique ; son visage était, en effet, tout en sang et déchiré par les ronces et les épines qu'il avait traversées en fuyant au galop, avec des troupes de toutes armes, montant pour la plupart des chevaux de trait, lesquelles passèrent sur le corps de plusieurs bataillons des leurs, y compris notre régiment de Bachmann.

Il m'arriva, à cette occasion, une chose digne de mention. Je remarquai, au milieu de cette fuite en carrière des Russes, une espèce de Cosaque qui laissa tomber de ses mains un sacchet de peau. Je descendis de cheval, poussé par la curiosité, et m'élançai pour ramasser ce paquet. J'y trouvai les clefs de la porte de la Sihl de Zurich. Je les ai conservées jusqu'à ce jour comme un monument qui prouve que les malheureux Russes retardèrent la prise de la ville en emportant les clefs d'une de ses portes. Les clefs sont suspendues dans mon atelier de menuisier ¹.

Enfin, après avoir passé le Rhin le 9, près de Rheineck, nous dûmes aussitôt enlever notre pont de bateaux et nous voilà séparés de notre malheureuse patrie.

Nous gardâmes pendant quelques jours les bords du Rhin opposés à Rheineck. Le 10 octobre, nous reçûmes l'ordre d'aller cantonner à Memmingen et villages environnants pour réorganiser notre régiment.

Pendant que nous étions dans ces parages, je me trouvai un jour (je ne me rappelle pas la date) à Memmingen. L'armée de Souwarof, revenant d'Italie, traversa cette ville. Souwarof était sur un balcon, en petite carmagnole ; il avait sur sa tête un mauvais casquet usé. Le grand-duc Constantin, à la tête de l'armée, défila devant Souwarof, le salua très respectueusement avec son épée ; le général, en costume de vrai crocheteur, inclina légèrement la tête, sans porter la main à sa casquette. C'est ainsi qu'il rendit le salut au frère de son maître, l'empereur de toutes les Russies. J'ai vu de mes yeux cette scène et j'en ai été scandalisé.

La longue colonne des Russes était composée d'une grande partie de l'armée commandée par le fameux Souwarof ; il y avait dans cette colonne toute l'armée de Condé, à la tête de laquelle

¹ Elles sont aujourd'hui aux mains de notre honorable et obligeant correspondant. (*Réd.*)

on voyait un peloton de vieux chevaliers de St-Louis et des cordons rouges, tous portant le fusil et le sac au dos. Ces vénérables cheveux blancs, tous de familles nobles et illustres, faisant depuis bien des années la guerre comme simples soldats dans le but de rétablir les Bourbons sur le trône légitime, présentaient un spectacle qui édifiait, qui touchait, qui électrisait l'âme. Je n'ai pu retenir mes larmes en le voyant.

Le régiment suisse de Bachmann, pendant ses quartiers d'hiver aux environs de Memmingen, trouva moyen de se remettre des terribles désastres qu'il avait essuyés pendant la retraite de Zurich. Il lui arrivait en quantité des braves Suisses émigrés pour s'enrôler; comme on leur donnait 6 francs de France pour engagement, ils promettaient de servir aussi longtemps qu'on ferait la guerre en faveur de leur pays. Leur cri de guerre était : Dieu et la patrie !

(A suivre.)



Manœuvres de Pâques des volontaires anglais.

Depuis quelques années, les fêtes de Pâques sont utilisées en Angleterre pour effectuer des manœuvres combinées de divers contingents de miliciens ou volontaires. Nous avons déjà donné, il y a trois ans, le récit d'une de ces manœuvres ou revues par un de nos correspondants particuliers; aujourd'hui nous croyons devoir y revenir d'après des récits des journaux anglais, notamment de l'*United Service Gazette*, persuadés que nous sommes que beaucoup de choses mises au jour par ces mobilisations de troupes, qui ressemblent plus aux nôtres que celles des grandes armées permanentes voisines, sont plus dignes d'intérêt qu'on le croirait au premier abord.

Cette année, les manœuvres de Douvres et de Portsmouth ont été particulièrement remarquées et nous en donnerons ici un bref résumé :

Tout d'abord nous recommanderons à l'attention de nos lecteurs les instructions ci-après du général Feilding, commandant des corps de Douvres, lesquelles nous paraissent frappées au coin d'une expérience éclairée et d'un sens pratique qu'on ne rencontre certes pas partout en Europe dans les plans de manœuvres d'automne.